

INTRODUCTION

PHILOSOPHIES DE LA CONNAISSANCE



Robert Nadeau
Université du Québec à Montréal

Les Européens, et plus globalement les Occidentaux, ne sont ni les premiers ni les seuls à avoir acquis des connaissances, à les avoir recherchées pour elles-mêmes et à les avoir systématisées et transmises de génération en génération, d'un pays à l'autre, voire d'une époque à une autre et jusqu'à nos jours. Au vu de leurs grandioses réalisations, nul ne doutera que les anciens Égyptiens avaient eux-mêmes des connaissances très précieuses et efficaces, que les Grecs, du reste, ont faites leurs par la suite. Il n'y a pas de raison valable non plus pour ne pas considérer la phytothérapie traditionnelle des non-occidentaux comme un savoir authentique. Nul ne doute plus aujourd'hui que les civilisations archaïques (les cultures des peuples qualifiés de « mentalités prélogiques » par Lévy-Bruhl) aient elles aussi produit des « savoirs indigènes ». Cela étant dit, qu'est-ce donc qui distingue radicalement de cette sorte de connaissance *l'épistémè* des philosophes grecs qui ont jeté les bases de cette longue pérégrination occidentale à travers la science ? Un trait entre tous les caractérise distinctivement : le savoir grec est *réflexif*, ce qui signifie qu'il ne se contente pas d'être un simple savoir, mais qu'il cherche également et fondamentalement à être un *savoir du savoir lui-même*. Le projet philosophique semble donc porteur d'un désir de *métasavoir*. En effet, dès Platon et Aristote, on s'interroge sur ce que « connaître » veut dire, sur ce que l'acte cognitif suppose comme capacité intellectuelle et ce qu'il exige comme fonctionnement logique. Cette question ne nous a jamais quittés par la suite. Elle a connu une histoire qui, à tous égards, se confond avec l'histoire de la philosophie elle-même. Et cette histoire, loin d'être achevée, dure toujours. Ce qu'est la connaissance est donc une question aussi actuelle pour nous qu'elle le fut à l'époque des Grecs.

En voici pour preuve un ouvrage rassemblant dix-neuf études d'histoire de la philosophie de la connaissance. À vrai dire, plusieurs philosophes ont, à chaque époque, déployé à des degrés divers une réflexion de cet ordre. Il

est notable cependant qu'au tournant des XIX^e et XX^e siècles, à la faveur entre autres choses du développement accéléré de la physique et de ce qui a été appelé « la crise des fondements » en mathématique, à la faveur également de l'émergence de la « nouvelle logique » (Frege, Russell & Whitehead) mais aussi de l'apparition sur le devant de la scène scientifique de nouvelles disciplines (psychologie expérimentale, économie mathématique, sociologie, linguistique structurale, psychanalyse), un intérêt accru pour l'ensemble des questions épistémologiques relatives à la connaissance, et tout particulièrement de la connaissance scientifique, s'est fait jour. Tout au long du vingtième siècle, l'attention portée à ce que l'on pourrait appeler « le problème de la connaissance » est devenue prédominante en philosophie et, à la faveur de nouveaux développements scientifiques croisant en quelque sorte les préoccupations d'ordre épistémologique (on pense en particulier à la sémantique formelle, la cybernétique, la théorie de l'intelligence artificielle, les sciences cognitives et les sciences neuronales, voire la biologie évolutionniste), l'intérêt pour ce problème n'a fait que s'accroître dans la seconde moitié du vingtième et ne s'est pas relâché au tournant du vingt-et-unième siècle. Il ne fait plus aucun doute, du reste, que, depuis la fin du dix-neuvième siècle, l'épistémologie (nous revenons plus loin sur le sens de ce terme) ait joué un rôle important dans le développement des sciences, en particulier pour la physique relativiste et la physique quantique, pour la biologie évolutionniste et pour les sciences cognitives.

Ainsi, de Platon et Aristote jusqu'au paradigme cognitiviste contemporain, dont le noyau dur est formé par les neurosciences mais inclut également la philosophie de l'esprit et la philosophie de la psychologie, se tisse la trame d'une réflexion continue sur la nature de l'acte de connaître et du résultat qu'il permet d'atteindre, le savoir. Reconstituer cette trame à partir des Grecs, comme nous nous proposons de le faire ici de façon collective, exige entre autres choses de s'intéresser à la doctrine aristotélicienne de l'âme, de passer par le débat médiéval sur les universaux, d'examiner la doctrine cartésienne du *Cogito* de même que la conception lockienne des idées innées et de l'esprit comme *tabula rasa*, d'étudier l'analyse humienne du jugement de causalité, de poser la question kantienne de la possibilité des jugements synthétiques *a priori*, de considérer la justesse de la distinction russellienne entre 'connaissance par contact direct' et 'connaissance par description', de mettre en perspective enfin les analyses logiques de Husserl. Mais cela demande également de prendre la mesure des conceptions néo-positivistes ayant vu le jour dans le cadre du Cercle de Vienne et ayant en quelque sorte dominé la scène philosophique jusqu'au début des années 1960, d'expliquer comment il se fait que la doctrine de l'empirisme logique ait pu perdre de son lustre au profit d'une analyse de la connaissance scientifique davantage historiciste, et enfin de mettre en

lumière les problématiques plus récentes que sont la nouvelle sociologie de la connaissance scientifique (le « *Strong Program* » de l'École d'Édimbourg), la logique épistémique, et, avatar récent de la philosophie analytique de la connaissance, l'épistémologie dite « contextualiste ». S'il y a manifestement ici un fil d'Ariane à suivre sur une très longue durée, c'est que, tout au long de cette histoire intellectuelle de la théorie de la connaissance, une *même* problématique se constitue, se déploie, se ramifie et se complexifie. Du reste, pour ce qui est de la période contemporaine – disons depuis le début du vingtième siècle –, la philosophie de la connaissance ne s'est développée qu'en restant en liaison avec diverses disciplines scientifiques (psychologie, linguistique, biologie), voire en fonction des développements qui se font jour en logique formelle et en philosophie de la logique, en philosophie du langage, en philosophie des mathématiques et en philosophie de l'esprit.

L'expression même de « théorie de la connaissance » exige, cependant, quelques précautions oratoires si ce n'est quelques clarifications élémentaires. Faut-il y voir un simple synonyme du mot « épistémologie » ? Et, pour aller un peu plus loin dans ce questionnement terminologique, comment la « théorie de la connaissance » se distingue-t-elle de la « philosophie des sciences » ? Disons-le d'emblée, la distinction intra-disciplinaire entre la théorie de la connaissance et la philosophie des sciences est un acquis récent. Pour que cette distinction advienne, il fallut d'abord que la science telle qu'on la connaît aujourd'hui (la science dite « moderne ») voie le jour, ce qui n'eut lieu qu'au début du dix-septième siècle, et qu'elle prenne une forme institutionnelle avec la création des premières sociétés savantes sur le modèle de la Société Royale de Londres fondée en 1660 et de l'Académie Royale des Sciences de Paris fondée en 1666. Il fallut également que fût définitivement consommée la dissociation de la « science » et de la « philosophie ». En fait, le mot « science » acquit un sens restrictif (pour ne plus référer qu'aux seules sciences naturelles exactes) au moment de la formation de la *British Association for the Advancement of Science* en 1831, de l'*American Association for the Advancement of Science* en 1848 et de l'*Association française pour l'avancement des sciences* en 1872. Mais il fallut encore qu'émerge une « philosophie de la science » proprement dite, c'est-à-dire une sous-discipline spécifique et distincte de la théorie de la connaissance traditionnelle, et cette spécialisation n'eut lieu qu'à la fin du dix-neuvième siècle et à proprement parler au début du vingtième. Certes, des ouvrages relevant de la philosophie des sciences ont été publiés au dix-neuvième siècle bien avant que cette rupture ne soit consommée, qu'on pense seulement à l'ouvrage classique *The Philosophy of the Inductive Sciences, Founded Upon Their History*, que William Whewell (1794-1866) a fait paraître à Londres en 1840, ou encore à certains des travaux d'Auguste Comte (1798-1857). C'est, du reste, Whewell qui inventa le terme « *scientist* » en 1833, alors qu'on utilisait jusque-là les

expressions « *natural philosopher* » ou « *man of science* ». Mais, si une division du travail philosophique fondée sur l'autonomisation de la philosophie des sciences par rapport à la théorie de la connaissance s'est finalement imposée au Royaume-Uni ainsi qu'aux États-Unis de même que dans les pays ayant adopté comme façon de faire la philosophie dite « analytique », les usages n'en ont pas moins varié selon les cultures et les langues, et, dans une même langue, selon les époques et les auteurs. Cet usage ne s'imposa pas d'emblée dans la philosophie de langue française, alors que, paradoxalement, la philosophie des sciences qui émerge au vingtième siècle a incontestablement eu des origines françaises (qu'on pense aux travaux de Louis Couturat, Pierre Duhem, Abel Rey, Henri Poincaré, Gaston Milhaud, Édouard Le Roy).

Sans entrer dans tous les détails de cette histoire et pour aller vite à l'essentiel, il faut dire que, de manière générale, l'expression anglaise « *Epistemology* » (strictement équivalente à « *Theory of Knowledge* ») qu'on a le plus souvent – et fort malencontreusement – vite fait de rendre en français par « épistémologie », a un sens précis en anglais, et il ne viendrait à l'esprit d'aucun locuteur de la langue de Russell un tant soit peu versé en philosophie d'assimiler aujourd'hui ce domaine de recherche philosophique avec ce que, par ailleurs, on désigne en anglais sous le vocable « *Philosophy of Science* » (on remarquera, du reste, ici l'usage du singulier là où le français préfère user du pluriel). Du point de vue d'aujourd'hui, la « *Philosophy of Science* » concerne toutes les questions, et notamment les questions de *logique* et de *méthode*, qui ont trait à la constitution du savoir scientifique, à sa nature et à sa validation : un ouvrage d'introduction à la « philosophie de la science » pourra contenir, par exemple, un chapitre sur la structure formelle et la fonction explicative des théories, un autre sur l'inférence statistique et plus globalement sur la confirmation des hypothèses, un chapitre sur le concept de loi (universelle ou statistique), voire un chapitre sur le critère de démarcation entre science et métaphysique et plusieurs autres sur diverses questions maintenant considérées comme faisant naturellement partie de ce champ de recherche (par exemple, la distinction entre théorie et observation, le rôle épistémique ou heuristique des modèles, le rapport entre la puissance explicative d'une théorie et son pouvoir prédictif, la nature de l'explication causale et la validité de l'explication fonctionnelle).

Par opposition, un ouvrage d'introduction à l'« *Epistemology* » ne parlera pas de *science* mais de connaissance au sens ordinaire du terme, tout en n'excluant pas que l'analyse de la connaissance commune soit pertinente et utile pour comprendre le fonctionnement de la connaissance scientifique. Un tel ouvrage traitera des problèmes relatifs à la nature, aux modes d'acquisition et à la valeur de la connaissance humaine, et il fera place à l'étude des

problèmes afférents qu'elle suscite, en commençant par celui de son existence même, que le sceptique se charge de mettre en doute. Si on l'envisage historiquement, on y trouvera donc posées des questions devenues depuis longtemps incontournables : qu'est-ce qu'une idée, un concept ? Toutes nos connaissances viennent-elles obligatoirement de nos sens ? Comment peut-on justifier une prétention à la connaissance ? La connaissance peut-elle être définie comme une 'croyance vraie et justifiée' ? La vérité concerne-t-elle la cohérence systématique des propositions entre elles ou plutôt la correspondance des énoncés avec les faits ? Un ensemble de questions hautement techniques s'est ainsi mis peu à peu en place dès le début de l'histoire de la philosophie et s'est graduellement enrichi et transformé à travers le temps : cet ensemble d'interrogations philosophiques s'est progressivement complexifié avec les médiévaux et avec les rationalistes classiques, il a connu un développement spectaculaire avec les empiristes anglais et avec Kant, qui s'émerveillait pour sa part du progrès de la connaissance accompli dans les travaux de Newton et se demandait comment une telle connaissance parfaite était possible. C'est à l'examen de cet ensemble de questions formant maintenant système que se consacrent les spécialistes de la « théorie de la connaissance » si on entend cette expression dans son sens strict.

Même si la distinction conceptuelle qu'on vient d'analyser est moins courante en français qu'en anglais, il est néanmoins certain que les philosophes de langue française incluent le plus souvent ces deux ordres de questions dans ce qu'ils appellent globalement pour leur part « l'épistémologie ». Du reste, et pour leur donner un tant soit peu raison, il est très facile de constater que la « *Philosophy of Science* », malgré son intérêt spécifique pour les questions de logique et de méthodologie des sciences en général ou des disciplines scientifiques particulières, constitue pour l'essentiel une réflexion sur les problèmes *épistémologiques* que posent les sciences théoriques et expérimentales. Ici, ce sont les sciences de la nature, et avant tout la physique, qui ont occupé la place privilégiée jusqu'au milieu du vingtième siècle. Lorsqu'on se questionne sur ce qui procure à la connaissance scientifique son « fondement » légitime, lorsqu'on soulève des questions sur l'existence de propositions synthétiques *a priori*, sur l'essence de la probabilité, sur la nature d'une explication scientifique, sur l'existence des entités théoriques comme les champs électro-magnétiques ou les quanta, ou encore sur l'unité méthodologique de toutes les sciences, c'est en *épistémologie* (au sens français du terme) que l'on se retrouve, et il n'y a plus grand sens à se demander si nos questions relèvent de la théorie de la connaissance ou si elles appartiennent plutôt à la philosophie des sciences. Cela explique sans doute, en partie du moins, pourquoi en français la « philosophie des sciences » a toujours constitué, depuis le début du vingtième siècle, le cœur

du domaine de recherche que l'on désigne sous le nom d'« épistémologie ». Notre ouvrage collectif ne déroge pas à cet usage, si bien que le lecteur y trouvera des analyses qui relèvent aussi bien de l'« *Epistemology* » que de la « *Philosophy of Science* ».

Notre désir étant de raconter de manière accessible et fiable cette histoire de la réflexion philosophique sur la connaissance humaine, qu'il s'agisse de connaissance ordinaire ou de connaissance scientifique, le présent collectif devrait occuper une place naturelle parmi la multitude d'ouvrages dont la mission est précisément de faire évoluer nos connaissances dans tous les domaines. En ces temps de mondialisation portant l'empreinte de « l'économie du savoir », il est assurément utile de se demander encore davantage ce qu'est au juste la connaissance. La réponse qu'il convient de donner à cette épineuse question sera d'autant mieux assurée et d'autant plus pertinente qu'elle prendra appui sur les acquis historiques de la réflexion épistémologique depuis les débuts de la philosophie. C'est du moins le pari que nous faisons. Nous souhaitons en fait faire voir que les analyses subtiles et souvent décisives des philosophes sur la connaissance ont une incidence certaine dans de multiples débats ayant cours aujourd'hui dans les domaines les plus divers. C'est dans cette perspective que nous avons regroupé un ensemble cohérent d'études, chacune étant consacrée à l'examen d'un cas de figure historique, ou, pour les chapitres traitant des problématiques plus récentes, à l'examen d'une thématique exigeant de référer à plus d'un auteur dans un même cadre conceptuel. Ce collectif présente ainsi une pluralité de « philosophies de la connaissance », que celles-ci parlent ou aient historiquement parlé de problèmes relatifs à la connaissance commune ou qu'elles abordent ou aient abordé des problèmes plus étroitement liés à la connaissance scientifique proprement dite. Pour faire valoir, alors, l'originalité du présent collectif, c'est cette approche nouvelle qu'il faut mettre en relief.

Considérant que nous disposons déjà d'un certain nombre d'anthologies utiles au lecteur désireux de s'introduire aux diverses problématiques de la théorie de la connaissance, nous avons voulu faire les choses autrement. Dans les recueils de texte disponibles (ils sont encore relativement peu nombreux en français, mais ils prolifèrent en anglais) ou encore dans les recueils collectifs d'essais publiés jusqu'ici, l'approche se fait habituellement par problème ou encore par doctrine. Le directeur d'une publication de ce genre vise à ce que chaque chapitre fasse le tour d'une question particulière ou d'une doctrine spécifique, que cela se fasse par l'intermédiaire des textes devenus classiques des philosophes les plus réputés ou les plus lus, ou encore par le biais d'une étude originale se donnant pour objectif de procéder à une revue de la littérature et, le cas échéant, d'articuler une critique des arguments avancés par les auteurs recensés. Nous avons quant à nous cru bon de procéder, du moins pour l'essentiel, auteur par auteur. Les questions relatives à la connaissance humaine

ont été d'une telle importance dans l'histoire de la philosophie et elles ont occupé une place à ce point considérable chez les meilleurs penseurs de la tradition philosophique occidentale qu'il nous a paru fertile de présenter cas par cas certaines des contributions les plus significatives. Les seules exceptions à cette règle éditoriale sont ici, d'une part, les chapitre 6 et 14 dans lesquels deux auteurs (Locke et Leibniz) pour le premier et trois auteurs (Kuhn, Davidson, Quine) pour le second se trouvent abordés ensemble, et, d'autre part, les chapitres 16 à 19 qui présentent une problématique faisant intervenir tout un ensemble de penseurs contemporains, l'idée étant dans ce dernier sous-ensemble de chapitres de faire découvrir les enjeux de certaines des discussions épistémologiques les plus récentes.

Cet ouvrage s'adresse à toutes les personnes qui nourrissent le projet de s'introduire à l'histoire de l'analyse philosophique de la connaissance. Étant donné la perspective adoptée, il sera utile d'abord et avant tout aux étudiants de philosophie : s'il vise prioritairement ceux du premier cycle universitaire, à titre de quasi-manuel d'histoire de la théorie de la connaissance, ce collectif n'en a pas moins pour objectif d'être éventuellement utile aux étudiants des cycles supérieurs, cette fois à titre d'ouvrage de référence dans le domaine visé. Qui plus est, cet outil pédagogique, qui prend délibérément place dans le créneau de l'histoire de la pensée philosophique, devrait intéresser tous les étudiants et les chercheurs de diverses disciplines interpellés directement ou indirectement de nos jours – et ils sont légion – par l'étude des questions relevant de la théorie de la connaissance. Cela étant dit, tout en ne passant pas sous silence, le cas échéant, la technicité de l'argumentation présentée, l'exposé ne renoncera jamais à la rendre aussi claire et abordable que possible. En conséquence, l'exposé présentera les principaux concepts et arguments qui se trouvent au centre de chaque doctrine philosophique abordée. À point nommé, il mettra en lumière l'inévitable problème que soulève une position philosophique. Pour ce faire, il ciblera les principaux textes des auteurs en question, mais il fera également place à ceux des plus importants commentateurs susceptibles d'éclairer le lecteur sur les questions traitées. Chaque chapitre comportera enfin une bibliographie donnant l'information pertinente aussi bien sur les écrits du philosophe abordé que sur la littérature secondaire mise à contribution dans l'exposé, ce qui devrait permettre au lecteur de retourner aux textes eux-mêmes et de poursuivre plus loin sa réflexion personnelle.

Ainsi, cet ouvrage s'adresse tout autant à ceux qui entendent se spécialiser dans l'étude de la philosophie qu'à ceux qui sont désireux d'élargir leur horizon intellectuel et de découvrir plus systématiquement certains des auteurs clés ayant marqué l'évolution de la philosophie de la connaissance depuis plus de vingt-sept siècles. Il s'adresse en quelque sorte de manière privilégiée à tous ceux qui font métier de dispenser des connaissances, voire d'en découvrir de

nouvelles, et qui s'interrogent sur le statut, le fondement ou la valeur du savoir. Par extension, il s'adresse à toutes les personnes, qu'elles soient spécialistes ou non d'une discipline, qui voudraient en apprendre davantage sur la façon dont la philosophie pérenne a abordé le problème de la connaissance. En présentant le développement historique de la philosophie de la connaissance, notre but affiché est de fournir un tableau qui permettra de comprendre comment s'est formé le paysage global de ce domaine au cours du temps, tout en sachant fort bien que le portrait fourni est incomplet et qu'il est très loin de permettre d'apprécier la contribution de *tous* les penseurs qui ont fait leur marque à un titre ou à un autre dans ce domaine. Notre entreprise est donc pour le moins perfectible. Mais pour incomplet qu'il soit, notre tableau n'en est pas moins sans équivalent, car aucun des ouvrages disponibles aujourd'hui dans ce secteur disciplinaire – et il en existe de fort bons – ne s'est donné pour tâche de brosser un tel tableau en privilégiant une approche par auteurs. Il appartiendra aux lecteurs de dire si notre perspective est féconde. Chose certaine, une telle approche est mieux à même de permettre de répondre à la question de savoir si, de Platon à Russell et d'Aristote à Husserl, Quine, Kuhn, ou Goldman, en passant par une multitude d'autres penseurs majeurs comme Ockham, Hume, Kant ou Schlick, on peut constater un *progrès* dans le traitement philosophique de la question de la connaissance. *Savons-nous mieux aujourd'hui ce que signifie connaître ?* Telle est la question, et à la lecture des divers chapitres du présent ouvrage, le lecteur persévérant aura eu l'occasion de répondre à cette question par lui-même.

Cette introduction générale serait incomplète si des remerciements n'étaient pas adressés aux auteurs qui ont accepté de relever le défi qui leur fut proposé. Tous ont eu à travailler dans un cadre éditorial prédéterminé et tous ont accepté avec bienveillance de jouer le jeu. Sans leur enthousiasme pour une telle entreprise et sans leur remarquable travail, rien n'aurait été possible. Et si le résultat obtenu peut être jugé valable, c'est à eux qu'on le doit entièrement. Mais des remerciements particuliers sont également dus à trois personnes de l'UQAM – qui sont du reste des contributeurs à cet ouvrage – dont le support financier a rendu possible la publication de cet ouvrage spécialisé : ce sont JOSIANE BOULAD-AYOUB, sollicitée alors qu'elle était vice-doyenne à la recherche de la Faculté des sciences humaines et qui est titulaire de la Chaire UNESCO d'étude des fondements philosophiques de la justice et de la société démocratique ; elle s'est également chargée de la mise en page de l'ouvrage en plus d'assurer la compilation finale de l'index ; CLAUDE PANACCIO, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en théorie de la connaissance ; et enfin YVES GINGRAS, qui était à l'époque directeur du CIRST (Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie) et qui est maintenant titulaire de la Chaire de recherche du Canada en histoire et sociologie des sciences. Pour

avoir accepté de cautionner financièrement la publication de cet ambitieux collectif, et, en plus, dans le cas de Josiane Boulad-Ayoub, pour avoir consacré généreusement beaucoup de temps et d'énergie à ce qui s'est avéré un exigeant travail d'édition, ces trois collègues ont droit à toute notre reconnaissance.

Robert Nadeau, directeur de la publication

Avril 2008

